

Le voyage intérieur « alla turca » . *A propos de quelques guides de voyage publiés en Turquie*

Paul DUMONT

La tradition du « récit de voyage », en Turquie, est ancienne et comptabilise plusieurs œuvres majeures. Description détaillée de l'Empire ottoman et des terres avoisinantes, le monumental *Seyahatname* (Livre des voyages) d'Evliya Çelebi n'est pas seulement un des monuments incontournables de la littérature ottomane du XVII^e siècle ; il constitue aussi une mine inépuisable d'informations pour les candidats au voyage ainsi que pour tous ceux qui s'intéressent au patrimoine historique, culturel et ethnographique d'un monde « du milieu » couvrant une bonne partie des Balkans, de l'Orient proche et des rives méridionales de la Méditerranée. Plus près de nous, les « relations d'ambassades » (*Sefaretname*), nombreuses à partir du XVIII^e siècle, peuvent aussi être considérées, pour certaines d'entre elles tout au moins, comme des invitations au voyage, assorties de descriptions d'itinéraires et d'informations pratiques sur les lieux traversés. Enfin, la deuxième moitié du XIX^e siècle a vu fleurir, chez les Turcs, une littérature de voyage semblable à celle pratiquée par les auteurs européens de la même époque, proposant généralement des itinéraires à travers l'Europe, mais explorant aussi les contrées éloignées de l'Asie ou même de l'Amérique.

Cette littérature s'accompagne, dès le milieu du XIX^e siècle, d'une production, longtemps très modeste, de guides touristiques, sur le modèle des ouvrages du même type produits en France, en Angleterre ou en Allemagne. C'est ainsi, notamment que l'on doit à R. Cervati un *Indicateur constantinopolitain*ⁱ, imprimé à Istanbul en 1868 en deux langues –français et ottoman-, chef de file d'une lignée d'ouvrages offrant, comme le précisera l'édition de 1908, outre « un guide horaire général international pour le voyageur en Orient », une description de Constantinople « et des plus importantes villes de la Turquie, de l'Égypte et de la Grèce »ⁱⁱ. Bien d'autres guides suivront, parmi lesquels ceux d'un excellent connaisseur d'Istanbul, Ernest Mamboury, un enseignant d'origine suisse devenu stambouliote d'adoption. Son *Istanbul touristique*, paru d'abord en langue turque en 1925 sous le titre *Istanbul. Rehber-i Seyyahin*ⁱⁱⁱ, a instruit plusieurs générations de voyageurs avant de céder la place à des ouvrages davantage au goût de l'époque.

Qu'il s'agisse des guides Mamboury ou d'autres œuvres moins élitistes, le public visé est cependant presque exclusivement celui des touristes étrangers. Dans leurs grandes masses, les Turcs, eux, voyagent peu, ne serait-ce que parce que même ceux qui bénéficient de congés payés ne peuvent guère s'offrir des vacances loin de chez eux. Ce n'est qu'avec le progressif enrichissement de la population, à partir de la fin des

années 1960, qu'un tourisme autochtone va commencer à voir le jour, générant une production de plus en plus abondante de guides touristiques destinés à la consommation interne.

Ces publications méritent de retenir l'attention pour plusieurs raisons. Il est évident, tout d'abord, qu'elles témoignent avec éloquence d'un fait sociologique important : l'accession à la civilisation des loisirs d'une nation jusque-là classée dans la catégorie des pays en voie de développement. En deuxième lieu, elles nous permettent de cerner la manière dont les Turcs, où du moins ceux qui rédigent à leur intention des guides de voyage, entendent appréhender leur passé. Enfin, dans la mesure où une de leurs fonctions est de décrire des territoires accessibles à l'exploration des individus curieux de découvrir de nouveaux horizons, ces ouvrages présentent l'intérêt de nous donner à voir une « géographie de la culture », avec ses points de passage incontournables mais aussi ses zones en creux, géographie qui permet de se faire une idée de la manière dont les Turcs d'aujourd'hui voient leur propre espace national, avec ses frontières, ses particularismes, ses richesses naturelles, ses voies de pénétration, ses climats...

I – La Turquie découvre la civilisation des loisirs

Grâce à la navigation à vapeur et au train, la Turquie constitue dès les dernières décennies du XIX^e siècle une des grandes destinations du tourisme européen^{iv}. Mais le succès a un prix : pour attirer les visiteurs étrangers –qui font déjà vivre un substantiel secteur de commerces spécialisés (hôtellerie, restauration, échoppes artisanales, services divers)- et leur faciliter les déplacements à travers le pays, les autorités se sont trouvées très tôt dans l'obligation de jeter les bases d'un dispositif d'accueil.

Dès 1894, un texte réglementant l'activité des guides et traducteurs au service des voyageurs vient témoigner de la volonté des instances publiques de protéger les touristes d'éventuelles supercheries. En 1923 est créée à Istanbul une « Société turque des voyageurs » (*Türk Seyyahîn Cemiyeti*), ancêtre du Touring Club de Turquie, qui poursuit le même objectif : garantir aux étrangers désireux de découvrir le pays les services d'accompagnateurs fiables, convenablement formés et honnêtes. Dans les années 1930, un pas important va être franchi avec la mise en place d'un « bureau du tourisme » rattaché d'abord au ministère de l'Economie (1934-1938), puis à celui du Commerce (1939), avant de devenir une structure autonome dépendant des services de la Présidence du Conseil puis, en 1957, un ministère à part entière, chargé également de la presse et des médias^v.

Dans ces premières décennies de la République, la Turquie kémaliste, échaudée par la faillite de l'économie ottomane et le spectacle de la grave crise qui a bouleversé le

monde occidental à partir de 1929, est résolument étatiste et planificatrice. La construction de « routes touristiques » pour faciliter les déplacements des voyageurs, c'est l'affaire de l'Etat ; la création de ports et d'échelles, la préservation et l'entretien des monuments anciens, le développement d'un réseau de musées à travers tout le pays, l'exploitation des eaux thermales, l'édification d'infrastructures hôtelières destinées aux touristes, c'est aussi l'affaire de l'Etat ; l'affaire de l'Etat, enfin, l'organisation d'expositions, foires, festivals et autres manifestations visant à la promotion touristique du pays, la rédaction d'ouvrages et de brochures destinés aux voyageurs, la formation des guides et des personnels hôteliers, la mise en place, dès l'école primaire, d'une pédagogie de l'accueil en vue de faciliter le contact entre les populations locales et les étrangers^{vi}.

Ces dispositions, et bien d'autres, énumérées dans un vaste « Programme » de développement touristique élaboré en 1949, et mises en application dès le vote, au début des années 1950, d'une loi pour l'encouragement de l'industrie touristique, répondent à un objectif clairement affiché : attirer les visiteurs étrangers, faire pleuvoir sur la Turquie la manne touristique, ne serait-ce que parce que les rentrées de devises procurées par le tourisme, aussi modestes soient-elles, sont indispensables à la relance de la machine économique turque, grippée par deux décennies d'auto-confinement. Les statistiques ne vont pas tarder à donner raison aux autorités : en 1949, la Turquie n'avait accueilli que 19 500 touristes ; dix ans plus tard, en 1959, le score est presque dix fois plus élevé, puisqu'il est de 165 803. On est encore très loin des quelque quatre à cinq millions de visiteurs qui seront décomptés à la fin des années 1990, mais la courbe présente dès cette époque un profil fortement ascendant.

Face à ces visiteurs venus de l'extérieur, et que l'on espère les poches pleines de devises, le tourisme intérieur a longtemps fait figure de parent très pauvre. Certes, dès les premiers temps de la République kémaliste, paraissent des guides touristiques en langue turque, de toute évidence destinés à des autochtones. Tel est le cas de l'ouvrage d'Ernest Mamboury, déjà mentionné. C'est aussi le cas d'un « Guide de la ville d'Istanbul »^{vii} publié en 1934 sous les auspices de la municipalité par Osman Nuri Ergin, un érudit « à l'ancienne », grand spécialiste de l'histoire administrative de la capitale ottomane. Mais la rareté de ces publications –pour la période allant de 1920 à 1960, on compte moins d'une dizaine de guides en turc consacrés à Istanbul, principale destination des visiteurs- suffit, à elle seule, à témoigner de l'extrême modestie de la demande. Si les Turcs se déplacent, dans ces années, c'est pour leurs affaires, ou sous la contrainte de quelque obligation familiale ou administrative ; il est exceptionnel qu'ils le fassent pour meubler leurs moments de loisirs.

Ce n'est pas seulement parce que voyager coûte cher, qu'ils n'envisagent guère la possibilité de se déplacer pour leur simple plaisir. Ni parce qu'ils ne disposent que d'un

nombre limité de jours de congé. C'est aussi, paradoxalement, parce qu'ils s'inscrivent dans une grande tradition de nomadisme. Voyager, c'est fuir les chaleurs estivales insupportables, s'installer de manière provisoire dans des espaces favorables à la conservation de la santé, obéir aux nécessités de l'économie pastorale, poursuivre quelque objectif de production. Seuls quelques privilégiés peuvent imaginer de changer d'horizons, à grands frais, dans le seul but de se cultiver ou de se divertir.

Assez difficiles à interpréter, les statistiques nationales donnent à penser que c'est dans les années 1960 et 1970 que se forge peu à peu une nouvelle Turquie, socialement beaucoup plus diversifiée que par le passé, de plus en plus urbaine, dotée d'une population citadine qui ne refuse plus les plaisirs du dépaysement et de l'évasion^{viii}. S'il faut en croire les données publiées par le ministère du Tourisme, quelque 350 000 Turcs avaient voyagé en 1950, presque tous pour affaires ou pour des raisons familiales. En 1970, le même tableau^{ix} fait apparaître un total de 2,7 millions de voyageurs, soit presque dix fois plus qu'en 1950, alors que dans le même intervalle la population du pays n'avait pas encore doublé. Durant la même période, le nombre des étudiants inscrits dans des établissements d'enseignement supérieur connaît de même une croissance importante, passant de 24 000 à 160 000, chiffres qui témoignent aussi, à leur manière, et à côté de bien d'autres indicateurs, de la progressive émergence d'une société à la fois moins pauvre et plus instruite, travaillée d'aspirations et d'appétits nouveaux.

La publication, en 1960 et 1962, de deux ouvrages intitulés respectivement « L'Anatolie bleue »^x et le « Voyage bleu »^{xi} vient témoigner, avec quelques années d'avance, de l'apparition, en Turquie, d'une curiosité toute fraîche pour les richesses culturelles du pays. Traductrice d'Homère et d'un certain nombre de classiques français, enseignante à la faculté des Lettres de l'Université d'Ankara, l'auteur de ces livres, Azra Erhat, est une figure notable du paysage littéraire local. Elle a à son actif non seulement les traductions de quelques-unes des œuvres fondamentales du patrimoine mondial, mais aussi des essais, publiés de préférence dans la revue *Yeni Ufuklar* (« les nouveaux horizons ») grâce auxquels le public turc a la possibilité de se familiariser avec la culture gréco-latine. Son combat n'est pas celui d'une spécialiste isolée. Dès la fin des années 1930, alors que certains intellectuels turcs s'employaient à enchâsser la Turquie dans le monde turco-islamique, d'autres, à l'exemple d'un Arif Müfit Mansel, historien de la Grèce classique, s'étaient plu à présenter la civilisation gréco-romaine comme la principale source de la civilisation anatolienne. Toutefois, grâce à Erhat, ce qui n'était jusque-là qu'une thèse historique, il est vrai bien vue des sphères dirigeantes et dans la ligne de l'option occidentaliste privilégiée par les autorités^{xii}, devient un art de vivre.

Ni « L'Anatolie bleue », ni le « Voyage bleu » ne sont à proprement parler des guides, même s'ils fournissent des conseils pratiques et s'organisent autour d'itinéraires propres à faciliter les visites. Mais l'un et l'autre constituent une puissante invitation à la

découverte du passé anatolien. Cette découverte, Erhat propose de la faire, comme les voyageurs de la Grèce antique, depuis la mer. Le « voyage bleu » est une croisière magique qui permet d'explorer, à bord de quelque yacht, toutes les anfractuosités de la côte égéenne, depuis l'Eolie jusqu'à la Lycie, en passant par les sites prestigieux de la Lydie et de l'Ionie.

Expérience prodigieuse, mais réservée à de rares privilégiés. A l'époque où paraissent les premières éditions des livres d'Erhat, le « voyage bleu » ne peut concerner qu'une mince élite, suffisamment fortunée, ou suffisamment passionnée de vieilles pierres et de paradis marins, pour se lancer dans une entreprise à tel point imprégnée d'esprit bohème. Initié en 1957 par Cevat Şakir Kabaağaçlı^{xiii} -un écrivain turc exilé à Halicarnasse (Bodrum) pour avoir publié une nouvelle jugée subversive-, le périple maritime porte la marque de ses origines : il est intellectuel et artiste. Sa réussite doit beaucoup au bricolage et à l'inspiration du moment. Ce n'est qu'une trentaine d'années plus tard qu'il parviendra à s'imposer comme un des *must* incontournables, et parfaitement standardisés, de toute agence de voyage soucieuse de vendre à sa clientèle des prestations de qualité.

Si le « voyage bleu », taillé sur mesure et cousu main, reste pendant longtemps l'apanage des *happy few*, il n'en inaugure pas moins l'entrée, encore timide, de la Turquie dans la civilisation des loisirs, en proposant aux candidats au voyage, à ceux du moins qui en ont assez des virées dans les grands magasins des capitales européennes, un modèle emblématique de tourisme culturel, métissé de farniente estival. Une fois de plus, les statistiques du tourisme, mêmes rudimentaires, sont parlantes. En 1980, les déplacements comptabilisés à l'intérieur du territoire national étaient au nombre de 4,8 millions ; une enquête consacrée au tourisme intérieur en 1997 fera apparaître, elle, un total de 15,9 millions de déplacements, dont 35,3% comptabilisés au titre des vacances ou d'un séjour balnéaire^{xiv}. Dans le même temps, les dépenses effectuées dans le cadre de ces déplacements seraient passées d'un montant global de 40 millions de dollars à 5 milliards. Un marché d'un rare dynamisme, puisque son rendement aurait été multiplié par 125 en l'espace de 17 années !

Conséquence naturelle de cet emballement des données chiffrées, reflet d'un véritable bond social : une spectaculaire multiplication des guides en langue turque destinés aux touristes autochtones. Vers 1950, le voyageur turc ne pouvait compter, pour l'orienter dans ses déplacements, que sur quelques rares brochures, à moins qu'il n'acceptât de faire appel à des brochures en langues étrangères. Aujourd'hui, il peut trouver en librairie ou dans les nombreux kiosques installés à l'entrée des sites touristiques, plusieurs centaines de titres. Cela va de l'ouvrage proposant des itinéraires à travers l'ensemble du pays à l'opuscule ne couvrant qu'un lieu particulier. Les vieux guides imprimés sur papier grisâtre et friable sont devenus des curiosités d'antiquaires.

Désormais, le touriste dispose d'ouvrages joliment illustrés, proposant une information fiable et souvent écrits dans une langue soignée, voire littéraire.

L'abondance de cette production est significative. Elle témoigne de l'existence d'une couche, chaque saison plus fournie, de vacanciers disposés à concevoir le voyage autrement que comme une succession d'activités ludiques et de moments de détente... Souvent lestée d'un bagage universitaire, en quête de culture et de sensations artistiques, disposant de moyens suffisants pour donner corps à leur soif d'en savoir plus sur leur patrimoine culturel ou leur environnement naturel, cette élite du tourisme intérieur se signale notamment par l'intérêt qu'elle porte à la formule de la découverte collective. A l'instar de ceux qui, dans les années 1950 et 1960, formaient des groupes pour partir à la découverte de l'Anatolie bleue, sous la conduite d'un Cevat Şakir ou d'une Azra Erhat, les visiteurs et excursionnistes d'aujourd'hui se rassemblent volontiers, agglutinés à un guide de renom, pour parcourir les ruelles des villes d'art, les sites archéologiques, les chemins escarpés de quelque montagne magique.

A Istanbul, ces promenades collectives, surtout destinées jusque-là au public scolaire, ont commencé à faire recette, à partir du début des années 1980, grâce aux flâneries historiques et artistiques conduites par un essayiste de renom, Murat Belge, grand connaisseur de sa ville, à force d'en fréquenter les restaurants et les tavernes de caractère^{xv}. Depuis, bien d'autres cicérones se sont engouffrés dans le créneau, et il est rare, aujourd'hui, dans l'ancienne capitale des empereurs byzantins et des sultans, de pouvoir rester seul à seul avec un tas de vieilles pierres. Un groupe de visiteurs est presque toujours là, bruisant de questions et avide d'explications savantes. Il suffit de consulter les panneaux d'affichage des universités et autres établissements d'enseignements supérieurs pour constater que la moindre journée de congé est mise à profit pour organiser un déplacement collectif vers l'un ou l'autre des centaines de sites exceptionnels que compte la Turquie.

Au nombre des organisateurs de tels voyages, il convient de mentionner plus particulièrement la prestigieuse « Fondation d'histoire économique et sociale de la Turquie » (*Türkiye Ekonomik ve Toplumsal Tarih Vakfı*) qui a largement contribué, à travers ses excursions -souvent relayées par des publications- à promouvoir de nouvelles destinations touristiques. C'est à cette fondation, par exemple, que les consommateurs turcs de promenades culturelles doivent la « découverte » de Mardin, vénérable carrefour des ethnies et des religions situé au seuil de la plaine mésopotamienne^{xvi}. Elle a également beaucoup contribué à l'engouement dont bénéficient aujourd'hui d'autres villes anciennes ou sites archéologiques du sud-est anatolien : Antakya, Gaziantep, Urfa, Hasankeyf, Zeugma... Ces excursions, dont la durée dépasse parfois la semaine, ne visent pas seulement à renflouer les caisses d'un organisme qui a connu, au cours de ces dernières années, une situation financière difficile. Dans l'esprit des organisateurs, il

s'agit aussi de montrer aux élites des lieux visités que leur propre région est digne d'intérêt et de les inciter ainsi à jeter les bases d'une historiographie locale.

II – La Turquie vue à travers le prisme des guides touristiques

Un tel engouement pour le tourisme culturel ne pouvait pas échapper à l'attention des maisons d'édition. Il existait en Turquie, nous l'avons vu, une tradition déjà ancienne de production de guides touristiques destinés aux visiteurs étrangers. Un certain nombre d'éditeurs ont très vite compris que les vacanciers autochtones représentaient une clientèle au moins aussi rémunératrice.

Face à cette nouvelle race de touristes, une des principales questions à laquelle ils se sont trouvés d'emblée confrontés a été de savoir quel type d'ouvrages il leur fallait fabriquer. Ils y ont répondu de manière variée. Certains éditeurs se sont contentés de faire traduire en turc des textes produits sur place, mais initialement destinés aux visiteurs venus de l'extérieur. Telle est en particulier la stratégie suivie par des maisons comme *Ege Yayınevi* ou *Arkeoloji ve Sanat*, l'une et l'autre spécialisées dans la préparation de guides de haute tenue scientifique proposés au public à l'entrée des sites archéologiques. D'autres maisons ont opté pour la traduction d'ouvrages, souvent luxueux, réalisés hors du pays. Dans cette catégorie, l'exemple le plus significatif est un *Istanbul* commercialisé en langue turque par *Dost*, un des plus anciens éditeurs locaux de guides touristiques, qui a jugé rentable d'acheter à une société anglaise les droits d'un bel ouvrage également disponible en français, sous la griffe des éditions Hachette. Enfin, quelques établissements comme *Intermedia*, *Boyut* ou *Ekin* ont estimé que la clientèle turque constituait un marché suffisamment important pour que cela vaille la peine de fabriquer des guides qui lui seraient spécifiquement destinés.

C'est évidemment cette dernière catégorie d'ouvrages qui doit surtout retenir notre attention. D'abord parce que ces guides réservés à la consommation interne nous permettent de nous faire une certaine idée du tourisme « à la turque », tel que le conçoivent en tout cas les auteurs des documents mis à la disposition des candidats au voyage. Il est par ailleurs manifeste que nous sommes en présence, avec cette littérature touristique, d'une lecture du patrimoine anatolien éminemment révélatrice de la manière dont les faiseurs d'opinion de la civilisation des loisirs voudraient que les Turcs cultivés qui constituent l'essentiel de leur clientèle appréhendent leur environnement historique, social et culturel. Comment les destinataires de ces guides les reçoivent-ils ? Impossible de répondre à une telle question avec toute la certitude nécessaire, mais il n'y a aucune raison d'estimer que producteurs et public cible pourraient ne pas être sur la même longueur d'onde.

Ce qui frappe le plus, lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur les collections de guides touristiques actuellement disponibles sur le marché, c'est l'importance de la place qu'elles accordent à l'illustration. Généralement, plus de la moitié de l'espace disponible est occupé par des photographies d'une qualité spectaculaire. Autant dire que le texte, lui, est réduit à la portion congrue. L'essentiel est cependant là : les sites archéologiques, les principaux monuments historiques, les curiosités naturelles, les spécialités locales, la cuisine régionale, les renseignements pratiques. Fondamentalement, l'information n'est guère différente de celle proposée par les guides conçus à l'intention des touristes étrangers. La priorité est donnée aux sites antiques ainsi qu'aux monuments majeurs du patrimoine byzantin, seldjoukide ou ottoman. Le visiteur autochtone est prié de chausser les mêmes lunettes que celui qui arpente le terrain armé d'un *Guide Bleu* ou d'un *Baedeker*.

Toutefois, à regarder les choses d'un peu plus près, quelques spécificités finissent par sauter aux yeux.

En particulier, on ne peut manquer de remarquer que la plupart des guides consacrés aux sites touristiques de la côte égéenne et de la Méditerranée accordent une place importante au passé récent de ces régions. Ils insistent notamment sur la richesse du patrimoine architectural abandonné par les communautés grecques qui, jusqu'en 1922, représentaient l'essentiel de la population : églises, écoles, demeures privées, édifices industriels... Quelque 80 années après ce que les Grecs nomment la « grande catastrophe » micrasiatique, le sujet reste délicat. Mais le passé grec de l'Anatolie égéenne et méditerranéenne fascine tellement les nostalgiques d'une époque où musulmans et chrétiens étaient censés cohabiter en parfaite bonne entente, que les guides ne peuvent guère se permettre de passer la question sous silence. En l'absence de tout risque d'un retour en arrière, la fraternité retrouvée, ne serait-ce qu'à travers le respect dû aux vieilles pierres, constitue un argument de vente imparable.

Toute ironie mise à part, il est incontestable que la littérature touristique turque participe d'une tendance générale des nouvelles générations à vouloir tourner la page des anciennes inimitiés, sans pour autant gommer totalement de la mémoire collective les antagonismes du passé. Revisitée, l'histoire est certes édulcorée, enrobée d'omissions, mais nullement oblitérée. Bien au contraire, nombreux sont les intellectuels turcs qui estiment indispensable la mise en chantier d'un travail de mémoire, dans la perspective d'une réconciliation de la Turquie non seulement avec ses adversaires d'antan, mais aussi, plus nécessairement, avec les zones obscures de sa propre histoire.

Sites touristiques d'un grand charme égrenés tout au long du littoral égéen, des îles comme Bozcaada (la « Tenedos » des Grecs) et Gökçeada (Imroz), des bourgs comme Edremit (Adramyttion), Ayvalık (Kydoniès), Foça (Fokaia), Çeşme (Krini) ou Bodrum (Halikarnassos), pour ne citer que ces quelques localités, s'accrochent avec

ferveur à leur passé grec. Les superbes brochures que les éditions *Boyut* ont consacrées à ces jalons incontournables du tourisme estival^{xvii} ne manquent évidemment pas de braquer les projecteurs sur ce patrimoine longtemps laissé à l'abandon et que les autorités locales et nationales s'efforcent aujourd'hui de valoriser, quitte, par exemple, à faire reconstruire de toutes pièces des églises désormais inutiles, mais indispensables pour rendre au paysage son cachet grec. Toutefois, si ces ouvrages se plaisent à évoquer, avec attendrissement, l'époque où les Grecs vivaient en ces lieux, ils censurent tout aussi volontiers le récit des événements dramatiques des années 1919-1922 qui se soldèrent par la fuite des populations chrétiennes, dans un climat d'intense panique, au cours de l'automne 1922.

Le guide consacré par les éditions *Ekin* à la présentation des « deux rives de l'Égée »^{xviii} illustre de manière encore plus emblématique la grécomanie ambiante. Réalisé par N. Buket Cengiz et le journaliste britannique John Gorvett, à l'initiative de Gündüz Mutluay, militant du mouvement pour le rapprochement gréco-turc, cet ouvrage couvre, comme son sous-titre le précise, à la fois un certain nombre d'îles grecques (Mytilène, Chios, Samos, Kos, Rhodes, Kastellorizon) et les localités correspondantes du littoral turc. Le message ainsi affiché est clair : îles grecques et bourgs côtiers font non seulement partie d'une même géographie mais participent d'une même culture et d'une même histoire. Signée des deux auteurs, la préface est caricaturale : elle consiste à laisser entendre que Turcs et Grecs sont frères, puisqu'à table leurs cuisines sont quasiment identiques ! Reste à souligner que, contrairement aux guides de *Boyut*, l'ouvrage des éditions *Ekin* tourne résolument le dos à la pratique, trop commode, de l'*understatement*. Les luttes qui ont opposé, dans la région, les Turcs aux Grecs, y sont mentionnées de manière cursive certes, mais aussi avec toute la limpidité nécessaire. Même les massacres perpétrés à Chios en 1822, évoqués par Victor Hugo dans un poème qui a beaucoup contribué à ternir l'image des Turcs en Europe, sont comptabilisés dans la section relative à l'histoire de l'île, mais cela est fait avec tant de retenue qu'aucun lecteur turc ne pourrait être en droit de s'en offusquer.

On retrouve une approche comparable, faite d'un mélange de pudeur et de respect pour la réalité historique, dans l'excellent petit guide que deux auteurs d'origine arménienne, Sevan Nişanyan, ancien traducteur de Marx ayant cédé à l'attrait de la manne touristique, et son épouse Müjde Nişanyan, ont consacré à la région de la mer Noire^{xix}. Cet ouvrage accorde une place non négligeable à la question – pourtant longtemps taboue – des minorités ethniques et religieuses dont le littoral et la chaîne pontiques sont abondamment pourvues ; il n'hésite pas, de même, à attirer l'attention sur la survivance, dans la région, de quelques noyaux de lazès, de grécophones et d'arménophones théoriquement islamisés (les « Hemchin ») ; enfin, renvoyant à un certain nombre de travaux historiques d'une indéniable impartialité, il résume sans

détour les événements qui allaient conduire d'abord à l'émergence, durant la première Guerre Mondiale et au lendemain de celle-ci, d'un projet de création d'un Etat grec du Pont, parallèlement au projet d'une Grande Arménie, puis, au lendemain de la victoire kémaliste, à l'expulsion des populations chrétiennes, hormis quelques communautés reliques, dont les « Hemchin » islamisés.

Le même souci de transparence caractérise aussi un autre très beau guide de la mer Noire, celui de Gündüz Mutluay, paru aux éditions *Ekin*^{xx}. La mosaïque ethnique du Pont et l'histoire tourmentée de la région y font l'objet d'assez longs développements qui soulignent la complexité culturelle dont continue d'être marquée, encore aujourd'hui, cette Turquie du nord. L'ouvrage bouscule bien des interdits. Non seulement il accorde une large place au fait ethnique, non seulement il rappelle à chaque occasion que la région, avant d'être turque, fut byzantine et géorgienne, mais, bravant une loi récente interdisant l'utilisation des toponymes non officiels, il fait figurer presque systématiquement à côté des noms donnés aux lieux par le régime républicain dans une stratégie de gommage systématique du passé non turc, les noms locaux, encore très vivaces.

Il est vrai que la question des ethnies, en mer Noire, n'a depuis longtemps plus rien de sulfureux. Cela fait plus de 80 ans que les centaines d'églises et monastères qui parsèment la région sont vides, livrées à peu près sans défense aux redoutables pluies pontiques. Soumis à l'échange des populations, les Grecs du Pont peuplent à présent les banlieues d'Athènes et les villages créés à leur intention dans la région de Salonique. Les quelques hameaux qui ont résisté au rouleau compresseur de la turquification ne représentent aucune menace pour l'intégrité de la Nation et de l'Etat. Bien au contraire, le maintien de communautés fossiles –lazes ou « hemchin »- vient témoigner à point de l'esprit de tolérance dont les autorités aiment à se parer. Comme dans la région égéenne, ceux qui sont partis n'effrayent plus. Ils ne représentent désormais qu'une page d'histoire dont la lecture, sans cesse reprise, ne peut que déclencher un doux sentiment de nostalgie. Une poignée de zéloteurs ultranationalistes continuent certes de dénoncer le risque d'un improbable regain de l'irrédentisme grec ou arménien, mais il s'agit de toute évidence d'un péril imaginaire, difficile à prendre au sérieux.

A Istanbul, pièce maîtresse du dispositif touristique turc, la situation est identique. Il ne reste presque rien, ici, de ce que les intellectuels turcs désignent volontiers comme la « mosaïque ottomane ». Les deux à trois mille Grecs qui continuent à peupler la ville, les 60 000 Arméniens, les 15 à 20 000 juifs, les quelques familles de « Latins », de protestants et d'adeptes de diverses églises orientales y sont noyés dans une population de douze millions de musulmans. Cette présence résiduelle est celle de la bonne conscience. Elle vient rappeler, à qui aurait tendance à l'oublier, que l'Empire ottoman fut une terre de fraternité partagée, de proximité culturelle et de cette connivence

spontanée dont sont tissées les relations de ceux qui se connaissent depuis toujours. Aussi est-il de bon ton, pour les auteurs des très nombreux guides consacrés à l'ancienne capitale, d'en souligner le caractère pluriethnique et multi-confessionnel.

C'est ainsi, en particulier, que Murat Belge, auteur d'un remarquable livre d'itinéraires à travers la ville^{xxi}, passe en revue non seulement les palais, les grandes mosquées impériales, les riches monuments de l'âge d'or byzantin, les fontaines finement ciselées, les murailles, mais aussi tous les coins et recoins de l'Istanbul plurielle, telle qu'elle se présentait à l'époque de son apogée, au tout début du XX^e siècle. Eglises orthodoxes, synagogues, temples protestants, édifices catholiques, ambassades, banques, écoles, hôpitaux, salles de théâtre, pâtisseries et magasins, restaurants, bars, hôtels particuliers, villégiatures, cimetières..., rien n'est oublié. L'auteur fait revivre une grande capitale impériale et bourgeoise, marquée au sceau du cosmopolitisme, bruisante de culture, irriguée par l'ivresse de l'enrichissement. On retrouve la même atmosphère dans les nombreux guides publiés par Jak Deleon, un intellectuel juif natif d'Istanbul, fin connaisseur des visages intimes de la ville, depuis les églises plongées dans la lumière glauque du mystère jusqu'aux tavernes embaumant l'anis, lieux de fission d'une bonne partie de la création littéraire et artistique turque^{xxii}. Avec les visites proposées par un Murat Belge ou un Jak Deleon, nous sommes très loin des itinéraires superbes, mais convenus, suggérés par *l'Istanbul* des éditions Dost^{xxiii}. Traduit de l'anglais, cet ouvrage voit la ville à travers le regard du touriste occidental. Coincée entre le grand bazar et la pointe du sérail, la cité doublement impériale, couchée sur papier glacé, y présente le visage impavide d'une de ces destinations de magazine de luxe auxquelles les voyageurs pressés aiment bien jeter un regard distrait.

Si, à l'instar des ouvrages consacrés à l'Egée ou à la mer Noire, la plupart des guides d'Istanbul destinés aux visiteurs autochtones exaltent la multiculturalité, il en va tout autrement lorsqu'il s'agit de présenter les richesses touristiques de l'Anatolie orientale et sud-orientale. C'est qu'ici, la question ethnique est d'une brûlante actualité. La région a connu, depuis la fin du XIX^e siècle, de nombreuses insurrections et s'est signalée comme l'un des principaux théâtres de la tragédie arménienne. Dans les années 1990, les forces armées turques y combattaient encore la guérilla conduite par le Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK). Très en vogue, notamment grâce aux efforts de promotion touristique déployés par la Fondation d'histoire économique et sociale de la Turquie, cette destination propose à la curiosité des voyageurs, à côté de sites archéologiques prestigieux comme la ville hellénistique de Zeugma ou les monuments colossaux du Nemrut Dağ, toute une série d'agglomérations anciennes, encore vibrantes de vie et d'une saisissante authenticité. Mais la plongée dans un passé fabuleusement pittoresque s'y accompagne, pour le lecteur des guides censés fournir des clés susceptibles d'aider à la compréhension de la région, d'une immersion totale dans les non

dits. Ainsi, on cherchera en vain dans le beau livre qu'Azer Bortaçina a consacré aux villes et sites du sud-est^{xxiv}, une référence un tant soit peu substantielle à l'existence de forts contingents de Kurdes et d'Arabophones dans ce secteur. Même la ville de Diyarbakır, fréquemment présentée, jusque dans la presse nationale, comme la « capitale du Kurdistan turc », n'y est appréhendée qu'à travers ses seuls monuments, sans le moindre rappel des événements récents auxquels la cité doit pourtant une transformation radicale de son visage. De la mosaïque ethnique et religieuse locale, ce livre, comme tous les autres guides consacrés aux provinces orientales de la Turquie^{xxv}, ne retient que ceux qui ne sont plus là ou qui ne forment désormais qu'une espèce en voie de disparition : les Arméniens, les Chaldéens, les Syriaques, les Jacobites...

Il convient néanmoins de reconnaître qu'à défaut de prendre acte des réalités politiques et sociales contemporaines, les ouvrages relatifs au sud-est anatolien mettent volontiers l'accent sur les spécificités culturelles de la région : pratiques alimentaires, artisanat, vie quotidienne et même, de manière allusive, mœurs et coutumes. D'autre part, ils n'hésitent pas à accorder une place relativement importante au patrimoine des églises chrétiennes, particulièrement bien représentées dans les départements de Mardin, Urfa et Diyarbakır. C'est dire que l'on retrouve ici, au-delà de toutes les autocensures, une des principales caractéristiques de la littérature touristique turque à usage interne : une grande curiosité à l'endroit des particularismes locaux, ainsi qu'un intérêt indéniable pour les cultures non musulmanes. Il est vrai que les visiteurs autochtones auxquels cette littérature est destinée ressemblent aux voyageurs de tous les temps et de tous les lieux. S'ils se déplacent, c'est pour être dépaysés. Quoi de plus dépaysant, pour un touriste ancré dans la tradition musulmane, qu'une église, un monastère ou une synagogue ? Aux yeux des citadins de la Turquie occidentale qui forment le plus gros des bataillons du tourisme intérieur, la chrétienté chaldéenne ou syriaque est d'autant plus fascinante qu'elle s'enchâsse dans un Orient aussi fantasmagorique que celui auquel aspiraient, vers le milieu du XIX^e siècle, les premiers lecteurs des Guides Isambert et Joanne.

On retrouve cet intérêt pour les mystères de la chrétienté orientale dans les guides consacrés à la Cappadoce. L'un des meilleurs, dû au romancier Gürsel Korat Sağlamöz^{xxvi}, explore avec passion et compétence les symboles et métaphores de l'iconographie byzantine, tout en donnant au visiteur non initié les clés nécessaires pour comprendre l'architecture et l'imagerie chrétiennes. Au gré des visites, l'auteur y détaille les divers épisodes de la vie de Jésus, fournit des renseignements sur la Vierge Marie et les Saints, accumule une foule d'indications sur l'histoire de l'Eglise et du monachisme cappadocien. Singulièrement, l'ouvrage passe sous silence, ou quasiment, le passé récent de la région, marqué par l'expulsion, au lendemain de la victoire kémaliste de 1922, d'une population chrétienne en grande partie turcophone. Il ne prête de même

aucune attention au patrimoine architectural « civil », pourtant d'une indéniable richesse, abandonné par les familles contraintes à l'exil. Mais il n'en témoigne pas moins d'une sincère curiosité pour une religion qui se développa, y est-il souligné, en parfaite symbiose avec l'islam et contribua à l'épanouissement, en Cappadoce, terre des moines mais aussi berceau du bektachisme, d'une culture originale, faite d'un lacs complexe d'interférences linguistiques et religieuses.

III – La géographie du voyage

Fidèles à une tradition que l'on retrouve dans toutes les littératures de voyage, les guides en langue turque destinés au marché intérieur fournissent volontiers des informations pratiques destinées à faciliter l'organisation des déplacements : itinéraires, gîtes d'étape, infrastructure hôtelière, restaurants, lieux de loisirs, etc. Point de tourisme sans attractions culturelles ou un environnement propice à la décontraction estivale. Mais point de tourisme, non plus, sans voies de communication, sans hébergement, sans toutes les commodités auxquelles, aujourd'hui, s'attendent la plupart des vacanciers, depuis la pompe à essence jusqu'à la taverne ouverte tard dans la nuit.

Pesant presque aussi lourd que la beauté des sites ou la richesse d'un patrimoine culturel, c'est la présence de ces commodités, de bonnes routes, de structures d'accueil suffisamment diversifiées pour répondre aux besoins de toutes les bourses qui détermine, pour une bonne part, la géographie de l'errance vacancière. Comme le voyageur venu d'Europe ou d'ailleurs, le touriste local, lorsqu'il en a les moyens, opte pour le confort, la qualité des prestations, la variété des activités qui s'offrent à lui pour l'aider à tuer le temps. Autant dire que le tourisme « à la turque » vient s'inscrire dans un espace qui n'est guère différent de celui que sillonnent les groupes de visiteurs étrangers. Il ne prend en compte qu'une portion très limitée du territoire national : Istanbul, quelques stations balnéaires de la Marmara, le littoral égéen et méditerranéen – écrin chatoyant du « voyage bleu »-, une partie des contrées pontiques, la Cappadoce, quelques sites choisis à travers l'immensité rebelle des provinces orientales et sud-orientales. Tout cela tient sans difficulté, par exemple, dans la collection d'une vingtaine d'opuscules publiée par les éditions *Boyut*.

Pour beaucoup, cette géographie sélective doit sa configuration aux choix effectués par l'Etat. Si les autorités, dans le cadre de leur stratégie de développement touristique n'avaient pas planifié, dans les années 1960, la construction d'une route côtière permettant d'admirer, sur près de 1 500 kilomètres, les flots ensoleillés de l'Egée et de la Méditerranée, le « voyage bleu » continuerait d'être réservé, aujourd'hui, à une mince couche de privilégiés, assez extravagants pour laisser leur automobile au garage et partir à l'abordage des paradis égéens en empruntant les antiques sentiers de la mer.

De même, c'est parce qu'elle n'est plus qu'à quelques heures d'Ankara, grâce aux axes routiers tracés pour la désenclaver, que la Cappadoce est devenue une des grandes destinations du tourisme turc, aussi bien intérieur qu'extérieur. C'est également à la volonté planificatrice de l'Etat que les zones considérées comme touristiques doivent les facilités administratives qui leur ont permis de s'équiper d'une infrastructure hôtelière de qualité.

Pour prendre la mesure de l'étroitesse du territoire alloué aux activités touristiques, il suffit de parcourir le « Guide des petits hôtels » de Turquie, savoureux ouvrage bilingue (turc-anglais) préparé par S. et M. Nişanyan^{xxvii} à l'intention, principalement, des vacanciers cultivés –et fatigués de la vie trépidante des grandes villes- désireux de goûter à l'illusion d'un tourisme alternatif. Presque la totalité des établissements sélectionnés tiennent dans un mouchoir de poche, entre Ionie et Pamphylie. Un îlot d'établissements cappadociens vient rappeler que la Cappadoce est, elle aussi, une destination prisée, accueillante aux excursionnistes du week-end. Ailleurs, c'est le désert, ou quasiment. Non pas que le reste de la Turquie soit dépourvue de structures d'accueil. Mais, pour le touriste indigène comme pour son homologue étranger, le beau et le pittoresque ont leurs espaces privilégiés, hors desquels il serait assez inconsidéré de s'aventurer.

Dessinée par les instances gouvernementales chargées du développement touristique –Direction du Tourisme dans les années 1950, ministère de la Culture et du Tourisme ultérieurement- la carte de la Turquie des loisirs est conforme à l'image que le pays entend donner de lui-même. Il s'agit, pour l'essentiel, d'une Turquie ancrée dans la civilisation gréco-romaine, à l'instar de l'Europe dont elle souhaite faire partie. Une Turquie qui se réclame d'Homère (que l'on dit natif de Smyrne), de Thalès (originaire de Milet), de Héraclite (citoyen d'Ephèse) et de bien d'autres, ainsi que des multiples divinités de l'Olympe dont les frasques ont eu pour cadre, à l'aube des civilisations, les superbes paysages de l'Anatolie égéenne et méditerranéenne. Pour les promoteurs du « voyage bleu » déjà –qu'il s'agisse d'Azra Erhat, de son compagnon, le peintre et essayiste Sabahattin Eyuboğlu, du nouvelliste Cevat Şakir Kabaağaçlı, ou de tous ceux qui s'employaient, comme eux, à mettre le doigt sur les racines méditerranéennes de la Turquie- voyager, c'était partir à la rencontre de l'Antiquité classique et hellénistique. Les planificateurs du tourisme turc allaient labourer le même sillon avec d'autant plus de constance qu'ils contribuaient ainsi à inscrire la Turquie dans l'Europe ou, pour le moins, à la doter des mêmes références culturelles que celles peuplant la mémoire des peuples européens. Cette lecture du passé anatolien va finir par avoir sa bible : un livre de 270 pages publié en 1988 sous la signature de Turgut Özal, à l'époque Premier ministre. Plaidoyer pour une Turquie européenne, cet ouvrage propose un de ces survols comme les aiment les hommes d'Etat. A grands coups de brosse y sont mis en relief les liens

entre la Turquie du XX^e siècle et les civilisations anciennes de l'Anatolie ; dans le même temps, le lecteur y apprend que c'est à cette Anatolie, berceau des civilisations, que la culture occidentale doit son existence^{xxviii}.

Dotée de racines grecques, romaines et hellénistiques, la Turquie des touristes est aussi, pour beaucoup, une terre qui a vu naître et prospérer les premières églises chrétiennes. Les centaines de sanctuaires et complexes monastiques de la Cappadoce, la « maison de la Vierge » à Ephèse, les édifices byzantins de Constantinople : autant de sites incontournables, parmi bien d'autres, qui renvoient avec insistance au passé chrétien de l'Anatolie. Là encore, on peut estimer que la promotion commerciale va de pair avec des préoccupations politiques. La Turquie est certes un pays à très large majorité musulmane, mais il s'agit de démontrer que s'y est développée, au fil des siècles, une civilisation originale, frappée au coin de la tolérance, de l'ouverture à l'autre, du dialogue entre les religions et les cultures... Face à ceux qui s'emploient à opposer l'Europe chrétienne au monde de l'islam, la Turquie peut donc légitimement revendiquer, bien que musulmane, son intégration dans le concert des nations européennes, puisqu'elle porte en elle une partie de l'histoire de la chrétienté^{xxix}.

Les autres civilisations qui ont vu le jour en Anatolie, en particulier celle des Hittites, entrent également dans la composition du patrimoine national. Mais à un moindre degré. Elle est révolue, l'époque où les historiens et archéologues turcs développaient des thèses audacieuses sur les liens de filiation entre les Turcs et les Hittites^{xxx}. Désormais, ces derniers ne constituent qu'une des strates, parmi d'autres, de la présence humaine en Anatolie. C'est peut-être parce qu'ils s'inscrivent dans une vision trop « indigène » de l'histoire qu'ils n'occupent plus les devants de la scène. Même si Hattusha, la capitale de l'Empire hittite, a fait récemment l'objet d'un remarquable guide destiné aux passionnés d'archéologie^{xxxi}, il faut bien reconnaître que ce lieu pourtant spectaculaire, et auquel les autorités turques ont longtemps attaché une grande importance, ne fait plus partie du club des grands sites touristiques, du moins à considérer les choses du point de vue du voyageur. Il en va de même d'Alacahöyük, de Karatepe et des dizaines d'autres lieux qui témoignent, à travers la Turquie, de l'importance de la civilisation hittite^{xxxii}.

Singulièrement, même les Seldjoukides et les Ottomans pèsent moins lourd, dans le dispositif touristique turc, que l'Antiquité classique et le patrimoine chrétien. L'ancienne capitale des sultans, Istanbul, fait certes partie de cette liste de sites exceptionnels qu'aucun touriste digne de ce nom n'a le droit d'éluder. De même, Bursa, premier foyer de l'expansion ottomane, est une de ces villes qu'il faut avoir vu. Au cœur du plateau anatolien, Konya, siège du sultanat de Roum, est également considérée comme valant le détour. Mais bien d'autres hauts lieux de la civilisation turque, telle qu'elle s'est épanouie en Anatolie à partir du XI^e siècle, ne peuvent aujourd'hui

s'enorgueillir que des étoiles qui signalent leur intérêt. Les visiteurs, eux, sont pour la plupart ailleurs, là où l'Etat et les professionnels du tourisme ont estimé que cela pouvait être rentable d'investir.

Reste à souligner que la géographie du voyage, telle qu'elle s'est dessinée en Turquie au cours de ce dernier demi-siècle, ne tient pas seulement à des choix politiques et à une stratégie d'investissements massifs. S'agissant du tourisme intérieur, a joué aussi, de manière très concrète, un facteur proprement spatial : celui de la proximité entre les grands centres urbains, pourvoyeurs d'excursionnistes et de vacanciers, et un certain nombre de zones bénéficiant d'appâts susceptibles d'attirer cette clientèle : paysages, lieux de mémoire, espaces propices aux activités sportives, etc. De fait, il suffit d'observer la carte des itinéraires touristiques pour constater que nous avons affaire, dans presque tous les cas, à des régions que l'on peut considérer, compte tenu du développement actuel des moyens de transport, comme des *hinterland* étroitement dépendants des quelques agglomérations tentaculaires –Istanbul, Izmir, Ankara...- qui structurent le pays. C'est ainsi, par exemple, que les innombrables bonnes adresses que proposent la Marmara et le nord de l'Egée doivent pour beaucoup leur existence aux visiteurs qu'Istanbul y déverse, par ferries entiers, chaque fin de semaine. Un bourg au demeurant charmant comme Safranbolu^{xxxiii}, célèbre pour la richesse de son patrimoine architectural, n'aurait jamais accédé au rang de ville-musée, s'il n'avait présenté la particularité d'être situé à mi-chemin entre Istanbul et Ankara, à trois heures de voiture de l'une et l'autre métropole. De même, bon nombre de paradis côtiers de l'Egée méridionale et de la Méditerranée fonctionnent, une bonne partie de l'année, comme des banlieues d'Izmir, tout en tablant sur la clientèle en provenance d'Istanbul. Enfin, la Cappadoce tire bénéfice de la relative proximité d'Ankara.

Ce tourisme de fin de semaine ne cible pas seulement les amateurs de culture ou de détente. Il s'adresse de plus en plus aux citadins sédentaires qui éprouvent l'irrépressible besoin de brûler une partie de leurs réserves caloriques. Depuis quelques années, le tourisme sportif connaît en Turquie un essor remarquable dont vient témoigner l'apparition, en librairie, de plusieurs guides destinés à ceux qui veulent marcher, grimper, ramer, plonger dans les eaux glacées de lacs de montagne, dévaler les pentes neigeuses, sillonner les déserts les plus arides.

C'est ainsi notamment que l'on doit aux éditions *Ekin* un superbe guides des activités de plein air, pour tous les goûts, tous les âges, tous les niveaux de forme physique^{xxxiv}. De toute évidence, cet ouvrage s'adresse prioritairement aux élites intellectuelles et aux cadres stressés d'Istanbul. Les itinéraires qu'il propose sont presque tous situés à une distance raisonnable de la mégapole. Toutefois, il vante aussi, à ceux qui envisageraient de se lancer dans une véritable aventure, les paysages et la faune sauvage de la chaîne pontique. Quelques mots-clés s'affichent sur la couverture du livre :

trekking, canoë, rafting, paintball, plongée, parapente... Nous sommes dans l'univers des loisirs hauts de gamme, nécessitant souvent l'acquisition d'un matériel onéreux, accessibles aux seuls fortunés. Ceux-ci sont suffisamment nombreux, dans une Turquie en plein décollage économique, pour qu'ait pu prendre corps, à faible distance d'avion des grandes conurbations, de nouveaux continents touristiques comme l'Anatolie orientale et les régions les plus septentrionales de la mer Noire. Ces zones d'accès relativement difficile viennent s'offrir à l'exploration de tous ceux s'estiment différents des touristes ordinaires et considèrent que seuls des loisirs « alternatifs » peuvent combler leur besoin de s'immerger, ne serait-ce que pour quelques jours, dans un monde plus authentique. Cette authenticité, il leur faut certes la payer, puisqu'ils doivent, pour y accéder, passer par des agences spécialisées. Mais au moins leur est-elle garantie.

L'émergence de ces nouveaux « voyages bleus », désormais verts comme la chaîne pontique ou grisâtres comme les terres arides du sud-est anatolien, ne s'explique pas seulement par l'aspiration des élites à pouvoir disposer de paradis secrets, à l'écart des hordes des vacanciers et des côtes bétonnées. Si les excursionnistes fortunés vont toujours plus à l'est ou n'hésitent plus à se rendre à la lisière du Caucase, c'est aussi, selon toute apparence, parce que, dans l'imaginaire des nantis tout au moins, l'Orient, avec la subtilité de ses civilisations millénaires et la diversité de ses cultures, apparaît comme une alternative à la perte d'identité que l'europanisation semble charrier dans ses bagages. Face à la politique d'ancrage de l'Anatolie dans la culture gréco-romaine que les autorités chargées du développement touristique ont privilégié pendant de nombreuses décennies, l'attrait qu'exercent aujourd'hui les provinces les plus orientales du pays peut être compris comme une récusation de l'Occident, ou, pour le moins, comme une reconnaissance -tardive- de la diversité des repères identitaires dont la Turquie, carrefour des peuples et des cultures, est en droit de se réclamer avant que d'entrer dans les rangs de la standardisation européenne.

Pour Azra Erhat et tous ceux qui, comme elle, se ressourçaient dans la contemplation du passé grec et hellénistique de l'Anatolie, la Turquie s'inscrivait sans équivoque dans la descendance des bâtisseurs des temples antiques. Au reste, des théories audacieuses sur l'origine turque des Troyens et des Etrusques venaient à point nommé démontrer l'appartenance des Turcs au monde occidental^{xxxv}. Aujourd'hui, grâce aux élites pourtant fortement occidentalisées qui constituent désormais, en matière de tourisme intérieur, les principaux faiseurs d'opinion, la Turquie, c'est aussi Abraham et Noé, les civilisations du plateau syrien et celles de la Haute Mésopotamie, les principautés géorgiennes et les dynasties d'Arménie, sans oublier, naturellement, les Seldjoukides qui furent les premiers, après la conquête turque, à faire de l'Anatolie une terre de haute culture musulmane, semant aux quatre coins du pays les fines ciselures de leurs palais et monuments religieux.

*

En somme, l'excursionniste turc n'échappe pas à la règle commune. Comme les touristes du monde entier, il voyage pour se divertir, se cultiver et, au passage, s'approprier l'univers, mais aussi pour se découvrir lui-même, explorer les méandres de ses propres interrogations identitaires. Construite sur les ruines d'un Empire pluriel, tissé d'une multiplicité de peuples et de religions, la Turquie d'Atatürk ne pouvait faire autrement que de s'employer, très vite, à se doter d'une identité à la mesure de ses projets et de ses ambitions. Elle s'est lancée dans l'exercice dès la proclamation de la République, mobilisant tous ses écrivains, ses artistes, ses universitaires, ses hauts fonctionnaires, ses planificateurs... Il lui a fallu donner un sens à ses monuments, ses paysages, ses richesses artistiques, ses spécificités culturelles. Au fil des décennies, les acteurs de cette construction identitaire, ont fourni des lectures diverses, et parfois contradictoires, de la géographie anatolienne et du patrimoine historique à laquelle elle servait de support. Mais il s'est longtemps agi de lectures intransigeantes, sans appel, soutenues par tous les moyens de persuasion dont disposait un Etat omniscient et omniprésent. Aujourd'hui, il semble bien que les choses aient changé. Socialement diversifiée, soumise au vent dévastateur du libéralisme, dotée de courants politiques et idéologiques de plus en plus critiques à l'égard des diktats de la pensée unique, largement ouverte au monde extérieur, grand pourvoyeur d'aspirations nouvelles, la Turquie, sans renier son attachement aux credos fondateurs de son unanimité nationale, s'affiche volontiers bigarrée, complexe, perméable aux différences, accueillante à l'altérité. Dans un tel contexte, il est naturel que les itinéraires du voyage intérieur se soit eux aussi diversifiés, prenant de plus en plus volontiers en compte les continents secrets que chaque individu porte en lui-même.

ⁱ R. C. Cervati, *L'indicateur constantinopolitain. Guide commercial*, Constantinople : R. Cervati et N. C. Sargologo, 1868, 230 + 2 p. (en ottoman et français).

ⁱⁱ R. C. Cervati, *Guide horaire général international pour le voyageur en Orient. Description de Constantinople et des plus importantes villes de Turquie, de l'Égypte et de la Grèce, avec leurs principaux monuments. Chemins de fer, tramways, navigation*, Constantinople : Cervati et Cie, 1908, 437 p. + illustrations.

ⁱⁱⁱ Ernest Mamboury, *Istanbul. Rehber-i Seyyahin* (Istanbul. Guide des voyageurs), Istanbul : Risto ve Mahdumu, 1925, 552 p. ; du même, *Byzance-Constantinople-Istanbul. Guide touristique*, édition mise à jour, Istanbul : Çituri Biraderler, 1951, 630 p. + nombr. cartes et plans (première édition, 1930 en allemand, 1934 en français, 1953 en anglais).

^{iv} En témoignent les nombreux guides touristiques, fréquemment réédités, que les maisons d'édition spécialisées publient à l'intention des touristes. Ainsi, dû à Léon Rousset, le *De Paris à Constantinople* des Guides Joanne en était déjà, en 1902, à sa quatrième réédition, après avoir succédé à diverses autres moutures de l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* d'Adolphe Joanne et Emile Isambert publié pour la première fois en 1860. Cf. Paul Dumont, « Le voyage en Turquie. Du touriste romantique au voyageur d'aujourd'hui », *Journal Asiatique*, CCLXX/3-4, 1982, pp. 339-362.

^v Pour un aperçu d'ensemble de l'histoire du tourisme en Turquie, cf. le chapitre « Turizm » de la *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ansiklopedisi* (Encyclopédie de la Turquie à l'époque républicaine), vol. 9, Istanbul : İletişim Yay., s.d., pp. 2551-2574. On trouve également une bonne présentation des aspects économiques du dossier dans *Cumhuriyet Dönemi Türkiye Ekonomisi. 1923-1978* (L'économie turque à l'époque républicaine. 1923-1978), Istanbul : Akbank Kültür Yay., 1980 (voir le chapitre intitulé « Turizm », pp. 404-438). Il est frappant de constater que cet ouvrage classe sans ambages le tourisme dans le cadre des « relations économiques extérieures ».

^{vi} « Turizm », *op. cit.*, pp. 2559-2561.

^{vii} *Istanbul Şehri Rehberi*, Istanbul : Istanbul Belediyesi, 1934, 240 p.+ plan en couleurs.

^{viii} Parmi les chiffres qui donnent à voir un changement significatif, on peut mentionner, par exemple, ceux du PNB per capita. Celui-ci était de 194,1 dollars US en 1961 ; il dépassera les 1 163 dollars US en 1975. Dans le même temps, on allait voir la part de la population urbaine croître régulièrement, passant d'environ 25 % de la population totale en 1961 à plus de 40 % en 1975 et près de 50 % en 1980. La plupart des statistiques rassemblées dans *Istatistik Göstergeler. Statistical Indicators*, Ankara : Devlet İstatistik Enstitüsü, 1993, font apparaître une évolution comparable.

^{ix} *Hane Halkı Turizm Araştırması* (Recherche sur le tourisme au sein des foyers turcs), Ankara : Turizm Bakanlığı, 1997.

^x *Mavi Anadolu*, réimpression, Istanbul : İnkilap Kit., s.d., 308 p.

^{xi} *Mavi Yolculuk*, réimpression, 2 vols., Istanbul : İnkilap Kit., 185 et 193 p.

^{xii} Cf. à ce propos E. Copeaux, *op. cit.*, p. 76.

^{xiii} Comme le précise A. Erhat, *Mavi Yolculuk*, *op. cit.*, vol. II, pp. 21-24.

^{xiv} *Hane Halkı Turizm Araştırması...*, *op. cit.*

^{xv} Murat Belge était à l'époque un des animateurs de « Bilsak », une association qui regroupait un certain nombre d'artistes et d'intellectuels d'Istanbul. Les tours guidés de la ville constituaient une des principales activités de cette structure.

^{xvi} Le *Tarih Vakfı* a consacré deux ouvrages à la ville de Mardin et à sa région. D'abord un superbe album de photographies : Bünyad Dinç (photographies) et Refik Durbaş (texte), *Mardin. Poetry of Stone and Faith*, Istanbul : The Economic and Social History Foundation of Turkey, 1998, 228 p. ; en second lieu une riche étude consacrée à l'histoire et à l'anthropologie de la région : *Mardin. Aşiret, Cemaat ve Devlet* (Mardin. Les tribus, la communauté, l'Etat), Istanbul : Tarih Vakfı, 2002.

^{xvii} Voir notamment les brochures consacrées à *Bozcaada-Gökçeada* (Istanbul : Boyut, 2003, 72 p.), *Ayvalık-Altınoluk* (Istanbul : Boyut, 2003, 72 p.), *Çeşme-Foça* (Istanbul : Boyut, 2003, 72 p.), *Bodrum* (Istanbul : Boyut, 2003, 72 p.), *Marmaris-Datça* (Istanbul : Boyut, 2003, 72 p.).

^{xviii} *Ege'nin İki Yakası. Yunan Adaları Türkiye Sahilleri* (Les deux rives de l'Égée. Les îles grecques et les rivages turcs), Istanbul : Ekin, s. d., 215 p.

^{xix} Sevan Nişanyan et Müjde Nişanyan, *Meraklısı İçin Gezi Rehberi. Karadeniz. Black Sea. A Traveller's Handbook for Northern Turkey*, 3e ed., Istanbul : Boyut, 2001, 216 p.

^{xx} Gündüz Mutluay, *Köşe Bucak Karadeniz* (Coins et recoins de la mer Noire), Istanbul : Ekin, 2003, 252 p.

^{xxi} *Istanbul Gezi Rehberi* (Guide des promenades à travers Istanbul), 4^e ed. augmentée, Istanbul : Tarih Vakfı, 1995, 367 p.

^{xxii} Parmi les nombreuses publications de J. Deleon, il convient de mentionner tout particulièrement : *Bir Beyoğlu Gezisi* (Une promenade à Beyoğlu), Istanbul : Remzi, 2002 ; *Boğaziçi Gezi Rehberi* (Guide du promeneur du Bosphore), Istanbul : Remzi, 2000 ; *Büyükada. Anıtlar Rehberi* (Büyükada. Guide des monuments), Istanbul : Remzi, 2003.

^{xxiii} Istanbul, 2^e éd., Ankara : Dost, 2000, 270 p. (l'ouvrage semble avoir été imprimé à Hong-Kong).

^{xxiv} Azer Bortaçına, *Kültürün Gerçek Tanığı. Güneydoğu Anadolu* (Un témoin authentique de la culture. L'Anatolie du sud-est), Istanbul : Ekin, 2003, 216 p.

^{xxv} Voir notamment *Doğu-Güneydoğu Anadolu* (Anatolie orientale et sud-orientale), Istanbul : Boyut, 2003, 143 p.

^{xxvi} Güsel Korat, *Taşkapıdan Taçkapiya Kapadokya* (La Cappadoce de la porte de pierre à la porte du trône), Istanbul : İletişim, 328 p.

^{xxvii} Sevan et Müjde Nişanyan, *Küçük Oteller Kitabı. The Little Hotel Book*, Istanbul : Boyut, 2003.

^{xxviii} Turgut Özal, *La Turquie en Europe*, Paris : Plon, 1988, 270 p.

^{xxix} Ce thème est largement développé dans l'ouvrage de T. Özal, *op. cit.*, pp. 63-107.

^{xxx} Ces thèses ont été développées dès 1930, dans le cadre des efforts développés par les historiens turcs pour doter l'Etat-Nation qui venait de voir le jour d'une généalogie. Cf. à ce propos Etienne Copeaux, *Espaces et temps de la nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste. 1931-1993*, Paris : CNRS éditions, 1997, pp. 58-74.

^{xxxi} Jürgen Seeher, *Hattusha. Guide. A Day in the Hittite Capital*, Istanbul : Ege yay., 1999, 184 p.

^{xxxii} Cf. Eric Jean (commissaire), *Boğazköy'den Karatepe'ye. Hititbilim ve Hitit Dünyasının Keşfi. From Boğazköy to Karatepe. Hittitology and the Discovery of the Hittite World*, Istanbul : Yapı ve Kredi Yay., 2001, 192 p. Voir en particulier la carte des sites hittites en fin d'ouvrage.

^{xxxiii} Le touriste désirant visiter cette petite ville dispose de plusieurs guides fort bien faits. Cf. par exemple *Safranbolu. Rehber* (Guide de Safranbolu), Istanbul : Kibele, 1994, 208 p.

^{xxxiv} Gündüz Mutluay (ed), *Doğa ve Macera, Outdoor Tatil Rehberi* (Nature et aventure. Guide des vacances 'outdoor'), Istanbul : Ekin, s. d., 283 p + annexes.

^{xxxv} Cf. par exemple Adile Ayda, *Etrüskler Türk mü Idi ?* (Les Etrusques étaient-ils turcs ?), Ankara : Türk Kültürünü Araştırma Enstitüsü, 1974, 91 p. + illustrations. Cette théorie n'est pas neuve. Dès 1870, Mustafa Djelaleddin, dans un ouvrage retentissant publié à Paris, *Les turcs anciens et modernes*, s'était employé à démontrer que les Latins devaient leur langue et leur civilisation aux Turcs. La même thèse devait être défendue quelques décennies plus tard par Afetinan, protégée d'Atatürk : « Atatürk ve Tarih Tezi » (Atatürk et la thèse d'histoire », *Belleten*, III, 1939, pp. 243-246. Cf. à ce sujet E. Copeaux, *op. cit.*, pp. 35-36 et *passim* T. Özal, *op. cit.*, sans reprendre explicitement à son compte la théorie de l'origine turque des Etrusques, s'en inspire largement lorsqu'il souligne, pp. 41-42, les liens entre les Etrusques et la civilisation anatolienne (« On voit au musée d'Art étrusque de la villa Giulia, à Rome, des bracelets en filigrane d'or tout à fait semblables à ceux que l'on fabrique et vend encore de nos jours au Grand Bazar historique d'Istanbul. »).